

Festival de San Sebastián **Rages et passions**

Pamela Pianezza

Number 306, February 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84781ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pianezza, P. (2017). Festival de San Sebastián : rages et passions. *Séquences : la revue de cinéma*, (306), 42–43.

Festival de San Sebastián

Rages et passions

Des histoires d'amour qui commencent mal, des serial-killers comme des poissons dans l'eau dans le chaos ambiant, des filles qui n'en font qu'à leur tête et de jeunes cinéastes presque célèbres : compte-rendu du 64^e festival de San Sebastian.

PAMELA PIANEZZA

En Espagne où la distribution de films demeure un secteur quasi vierge et où les entrées en salles diminuent chaque année drastiquement, le festival de San Sebastián fait, depuis 64 ans, figure de résistant. Bien sûr, d'autres, plus modestes, se battent en parallèle et dans des conditions budgétaires toujours tendues pour faire découvrir au public un cinéma exigeant et non commercial. Citons, parmi les plus courageux, le festival européen de Séville, le festival de cinéma fantastique de Sitges, le festival REC Tarragona, le festival ibéro-américain de Huelva, la Semaine internationale du cinéma de Valladolid, le festival international de Ourense, Curtocircuito à Santiago de Compostelle, les tout jeunes Novos Cinema à Pontevedra et Film Madrid, ou encore Punto de Vista en Navarre et Documenta Madrid côté documentaires.

Situé au bord de l'océan Atlantique, à une heure de l'élégante Bilbao, San Sebastian est de loin le festival le plus prestigieux d'Espagne, attirant sans mal un casting de stars cinq étoiles. Cette année, ce sont ainsi Sigourney Weaver et Ethan Hawke qui se sont vus décerner un Prix Donostia pour l'ensemble de leur carrière, tandis que Hugh Grant effectuait une visite éclair mais très remarquée par la gente féminine régionale, pour présenter **Florence Foster Jenkins**, de Stephen Frears. Oliver Stone était lui venu accompagner la projection de son nouveau pamphlet anti-establishment, **Snowden**, un portrait (trop) plein de bonnes intentions du lanceur d'alerte qui révéla l'existence d'un programme de surveillance de masse de la NSA. Pour une vision moins romantique des événements, on lui préférera le documentaire de Laura Poitras, **Citizenfour** (2014).

L'ASIE AU PALMARÈS

Mais le festival n'aurait que peu d'intérêt s'il ne s'agissait que d'une affaire de tapis rouge. Or il est délicieux de constater que la gigantesque salle du palais Kursaal était aussi pleine pour écouter Ethan Hawke discuter du « cinéma comme religion » que pour visionner **I Am Not Madame Bovary**, film de 2h19 du Chinois Xiaogang Feng. On y suit le combat kafkaïen d'une femme contre l'administration chinoise : Li Xuelian et son mari ont feint de ne plus se supporter pour pouvoir divorcer et obtenir un second domicile (pour des raisons révélées ultérieurement). Mais une fois la séparation prononcée, au lieu de réépouser Li, l'ex-époux a convolé avec une nouvelle femme. Furieuse, Li exige du juge l'annulation de son divorce, qui entrainerait celle du second mariage de son conjoint. Son but étant d'obtenir ensuite un nouveau divorce, cette fois-ci réellement consenti... Li est déboutée mais se dit prête à déposer les armes si son ancien amour reconnaît publiquement



Yourself and Yours

les faits. Au lieu de cela, il la traite de « Pan Jinlian », le nom donné à une cousine chinoise de Madame Bovary, beauté que l'infidélité avait conduit au meurtre. Pour une femme, être désignée ainsi est la pire des insultes, elle est synonyme d'une féminité vicieuse. Furieuse, Li Xuelian entame alors une longue croisade — 10 ans — pour obtenir réparation...

Le ton est à la fois grave et potache, souligné par une forme aussi improbable que le sujet du film : l'image s'inscrit tantôt dans un cercle, tantôt dans un carré. Un écho déroutant aux formats picturaux traditionnels chinois, qui rappelle surtout au spectateur qu'il s'immerge dans une fable. L'héroïne, souvent filmée de loin comme si elle n'était qu'une femme parmi toutes celles malmenées par les hommes en général, et par les hommes de pouvoir en particulier, apparaît comme une discrète superhéroïne prolétaire à laquelle il est toutefois difficile de s'attacher, précisément en raison de cette distance physique avec la caméra. Ces forts partis-pris formels et scénaristiques ont cependant enthousiasmé le jury présidé par le réalisateur danois Bille August et composé du réalisateur chinois Jia Zhang-ke et de sa jeune consœur argentine Anahi Berneri, des productrices Esther Garcia (Espagne) et Nadia Turincev (France), du chef opérateur américain Matthew Libatique et de la chef costumière allemande Bina Daigeler. À l'unanimité, ils ont décerné au film la Concha d'or du meilleur long métrage et le prix de la meilleure actrice pour Fan Bingbing.



Le prix du Meilleur réalisateur a, lui, été remis au Coréen Hong Sang-soo pour ***Yourselves and Yours***, qui met également en scène une héroïne au caractère bien trempé: Minjung a le visage d'un ange, mais dès la nuit tombée, elle se perd dans les bars et s'enivre avec des inconnus qui s'éprennent d'elle et qu'elle fait ensuite mine de ne pas reconnaître quand ils reviennent lui faire des avances. Tout cela au grand désespoir de son petit ami officiel, le peintre Youngsoo, qui rêverait de la voir rentrer dans les rangs. Mais Minjung (Lee You-young) a une bonne raison pour boire: elle adore devenir à chaque fois une nouvelle version d'elle-même — ce qui peut faire du film un écho au dernier de Luis Buñuel, ***Cet obscur objet du désir*** (1977), où plusieurs actrices incarnent une même femme qui sans cesse se dérobe à l'homme qui l'aime. Jouant avec les nerfs du spectateur tout comme Minjung teste la résistance de Youngsoo, Hong Sang-soo propose avec son humour caractéristique une vision romantique mais très libérale du couple, filmé comme un possible espace de réinvention permanente, à condition que chacun des partenaires fasse preuve d'une grande ouverture d'esprit...

Un troisième film assez intrigant venait lui aussi d'Asie: ***Rage***, de Lee Sang-il, thriller labyrinthique et rondement mené, qui voit trois jeunes hommes s'immiscer dans la vie de familles. Parmi eux se trouve un meurtrier en cavale...

SOLIDITÉ DU CINÉMA ESPAGNOL

L'Espagne était elle aussi représentée au palmarès, avec des films classiques, mais solides. Le prix du meilleur acteur fut remis à Eduard Fernandez pour son interprétation effectivement renversante de l'escroc Francisco Paesa dans ***El hombre de las mil caras*** (*Smoke and Mirrors / Le manipulateur*), d'Alberto Rodríguez. Un homme qui trompa tellement son monde qu'il parvint à se faire passer pour un banquier suisse, un diplomate, un vendeur d'armes, un agent secret, un gigolo.

Enfin le prix du meilleur scénario a récompensé le travail d'Isabel Peña et Rodrigo Sorogoyen sur ***Que Dios nos perdone***

(*May God Save Us*), polar très immersif de Rodrigo Sorogoyen, qui voit deux policiers pourchasser un *serial killer* alors que la canicule s'abat sur Madrid, qu'un million de pèlerins attendent la venue du pape et que des milliers de personnes manifestent contre la politique d'austérité.

On regrettera en revanche que le jury n'ait pas reconnu le talent d'un jeune réalisateur espagnol des plus prometteurs, Jonás Trueba (fils de Fernando), dont le quatrième long métrage, ***La reconquista***, instaurait un délicat dialogue avec le film de Hong Sang-soo. Manuela et Olmo s'aimaient profondément à l'adolescence. Elle est partie. Ils se retrouvent 15 ans après, le temps d'une errance nocturne dans les rues de Madrid. Délicieusement bavard, le film est un hommage évident à la Nouvelle vague, une réflexion minimaliste mais néanmoins charmante sur notre capacité à accepter le passage du temps.

La compétition accueillait également deux films français très audacieux mais rentrés bredouilles: ***Nocturama***, dans lequel Bertrand Bonello suit un groupe de terroristes parisiens dont les motivations demeureront mystérieuses et ***Orpheline***, d'Arnaud Des Pallières, portrait fragmenté d'une héroïne résiliente elle aussi incarnée par quatre actrices différentes.

JEUNE CINÉMA

Parmi les nouvelles têtes, on gardera un œil attentif sur le Suédois Johannes Nyholm (Prix spécial du Jury), dont ***The Giant*** raconte la revanche par la pétanque d'un jeune « Elephant Man »; sur la Grecque Sofia Exarchou (***Park***) et le Français Morgan Simon (***Compte tes blessures***) qui d'Athènes à Paris ont su rendre avec une énergie quasi punk les tourments d'une jeunesse violemment désorientée et sur l'Américain Gabe Klinger, qui propose avec ***Porto*** une variation sensible et cinéophile du *boy meets girl*. On y découvre une superbe actrice, mi-femme, mi-jeune fille, Lucie Lucas. Et on y retrouve un visage bien trop tôt disparu, celui du si talentueux Anton Yelchin. Un instant de magie au cœur du festival. 🍷